

POINTS DE VUE CROISÉS

PHILOSOPHIE

Du végétarisme au mode de vie vegan : la descendance de Zarathoustra et Pythagore

Enrique UTRIA

Doctorant en philosophie à l'université de Rouen

Cet article est une somme de réflexions sur le végétarisme, sans méthode homogène, entremêlant histoire de la philosophie et implications pratiques. Dans un premier temps, je tenterai de montrer qu'il y a continuité entre le végétarisme des anciens et celui des modernes, que les fondements du végétarisme sont, depuis ses origines, centrés sur la notion de justice. Pour ce faire, je tâcherai de reconstituer la pensée de deux des premiers grands défenseurs du végétarisme : Zarathoustra et Pythagore. Dans un second temps, je montrerai que le concept de végétarisme est incohérent : il nous enjoint à la justice envers certains animaux tout en autorisant des pratiques injustes à l'égard d'autres animaux semblables.

I - Ainsi parlait Zarathoustra

S'il a bel et bien existé, Zarathoustra, ou Zoroastre pour les Grecs, a vécu entre le XIV^e et le VI^e siècle avant Jésus-Christ¹. Le zoroastrisme est le culte voué à Ahura Mazda, le seigneur sage. Zarathoustra en est le prophète. Dans ce qui suit, je m'intéresserai spécifiquement à certains versets sacrés attribués à Zarathoustra² et à leur interprétation par Paul du Breuil³. Dans le *Yasna* 29, un dialogue s'instaure entre le Créateur tout puissant Ahura Mazda, les

¹ Entre le XIV^e et le XIII^e siècle avant Jésus-Christ, selon Mary Boyce (*Textual Sources for the Study of Zoroastrianism*, University of California Press, 1984, p. 11). Entre X^e et le VIII^e siècle, selon Paul du Breuil (*Zarathoustra et la transfiguration du monde*, Payot, 1978). La tradition zoroastrienne le situe au VI^e siècle av. J.-C..

² L'*Avesta* est la compilation des textes sacrés de cette religion. Les plus anciens de ces textes sacrés sont les *Gathas*, les poèmes ou versets sacrés attribués à Zarathoustra lui-même.

³ Paul du Breuil, *op. cit.*, chapitre 6, « La révolution animale », p. 102-123.

Archanges de la Justice et de la Bonne Pensée, et l'âme du Bœuf. La question du mal ouvre la plainte de cette dernière.

« La fureur, la violence, la cruauté et la tyrannie m'oppriment ». « Pour qui m'avez-vous façonnée ? Qui m'a créé⁴ ? » Comment un Créateur sage et tout puissant a-t-il pu concevoir un être et l'abandonner tout entier aux mains de la tyrannie ? Le vacarme de l'âme du Bœuf est aussi assourdissant que « mille hommes hurlant dans le même temps⁵ ». Elle exige, littéralement, ce qui est lui est dû, un bon pâtre ou « protecteur » selon les traductions : « Je n'ai d'autre pâtre que vous : procurez-moi donc de bons pâturages ». En guise de réponse, le Créateur⁶ interroge l'Archange de la Justice et lui demande *qui* est chargé de satisfaire à la « pâture et aux soins » du bovin. « Qui lui as-tu assigné pour seigneur, qui mette en fuite et la violence et les suiveurs du Mensonge ? » La réponse de la Justice est obscure. Soit aucun protecteur du Bœuf n'a été prévu dans l'ordre de la création, soit les êtres humains n'ont « aucune connaissance de la façon dont ceux qui agissent-avec-justice agissent envers les plus petits⁷ ». Pour ne pas abandonner le Bœuf à son terrible sort, le Créateur n'a d'autre choix que « d'appeler à l'aide » « celui qui est le plus fort » : Zarathoustra. Lui seul écoute les commandements d'Ahura Mazda et fera connaître au monde le commandement divin pour la défense des animaux. « La consigne de l'aspersion de purin, pour le bien-être du bœuf, et le lait pour celui des hommes affamés, voilà ce que le Seigneur Sage, le Saint, a façonné par son décret, d'accord avec la Justice »⁸. Ahura Mazda aurait donc, si l'on en croit Zarathoustra, établi une forme de *contrat domestique* sans mise à mort. Comme l'écrit Duchesne-Guillemin, le Dieu suprême a édicté des « lois qui doivent établir, entre l'homme et le Bœuf, une réciprocité de services : l'homme fera pousser l'herbe en l'arrosant de l'excrément animal ; la vache lui donnera en retour le lait dont il se nourrira⁹. » Le sacrifice et la consommation des bovins sont l'expression d'une société fondée sur la

⁴ Sauf mention contraire, j'utilise la traduction française, parfois légèrement modifiée, de Duchesne-Guillemin, *Zoroastre : étude critique avec une traduction commentée des Gâthâ*, Paris, Maisonneuve, 1948, p. 193 sqq.

⁵ *The Bundahishn, or Knowledge from the Zand*, trad. E. W. West, *Sacred Books of the East*, volume 5, Oxford University Press, 1897, ch.4.1.

⁶ Il y a débat sur la question de savoir s'il s'agit du Créateur tout puissant ou du Créateur-du-bœuf.

⁷ J'utilise ici la traduction anglaise de Moulton, qui suit en grande partie celle de Bartholomae, dans *Early Zoroastrianism, Lectures delivered at Oxford and in London*, Londres, Constable & Company, 1926, p. 347.

⁸ *Yasna* 29, strophe 7, trad. Duchesne-Guillemin dans *Zoroastre : étude critique avec une traduction commentée des Gâthâ*, Paris, Maisonneuve, 1948, p. 197.

⁹ *Ibidem*, p. 194.

violence. Refuser de les tuer c'est manifester, au contraire, les valeurs de la non-violence et du respect animal.

On objectera peut-être que cette protection ne semble concerner que l'Âme du Bœuf, c'est-à-dire le Taureau Unique, le Taureau Primordial (*Gôshûrûn*), premier être vivant créé par Ahura Mazda. Si tel est le cas, le zoroastrisme n'est pas « l'avènement de la justice pour les animaux », mais seulement « une sorte de [17]89 de l'espèce bovine »¹⁰ – autrement dit, une révolution limitée à la seule protection du Bœuf. Pour Paul du Breuil, la réponse à cette objection est simple : le bovidé symbolise l'ensemble du règne animal. Le *Yasna Haptanhaiti* 39, également attribué à Zarathoustra, précise que « nous sacrifions [sous-entendu par la prière] à l'âme du Bœuf et au corps des Bœufs ». « Nous sacrifions à nos âmes et à celles des troupeaux qui nous font vivre, à ceux pour qui ils existent et à ceux qui existent pour eux ». Le *Yasna* non gâthique 71.9 expose que « nous sacrifions à toute la terre (...) à tous les animaux, à ceux qui vivent dans l'eau, à ceux qui vivent sous terre, à ceux qui volent, à ceux qui courent, à ceux qui paissent ». Il semble donc que P. du Breuil ait raison de dire que le « Bœuf primordial est le prototype de la vie animale qu'il résume ».

L'injonction au végétarisme de Zoroastre n'est pas aussi explicitement formulée dans les *Gathas* qu'elle le sera plus tard dans le jaïnisme ou le bouddhisme. Cette distinction pourrait s'expliquer, selon P. du Breuil, par le sol de pierre, l'hiver dévastateur et le rude climat des steppes iraniennes¹¹. Cela n'empêche pas le végétarisme d'être la conclusion logique de la « plainte de l'âme de la Bœuf ». Les injustices infligées aux vaches par les pillleurs, les éleveurs et les sacrificateurs ne sont pas moindres lorsqu'il s'agit d'autres animaux. La destruction de leur vie est la même. La douleur est la même. Ceux qui « font du mal au bétail et aux gens » (*Yasna*, 31.15) sont les « Suiveurs du Mal » (31.14). Ahura Mazda ordonne « que les mal nourris reçoivent leur sustentation. C'est lui le "premier possesseur" de l'Empire (*khshathra*, de la Puissance), qui doit être utilisé(e) non comme un outil d'oppression, mais plutôt pour procurer "de bonnes demeures et la paix"¹² ».

II - Pythagore sans métempsycose

Seuls des « dits » de Pythagore rapportés par des opposants, des disciples du premier cercle ou des aspirants de seconde catégorie, des thuriféraires et des

¹⁰ Expression de James Darmesteter que reprend et commente du Breuil.

¹¹ du Breuil, *op. cit.*, p. 115.

¹² Foltz, *L'Iran, creuset de religions*, Presse de l'universitaire de Laval, 2007, p. 20. La référence aux bonnes demeures et à la paix est tirée du *Yasna* 29.10.

Points de vue croisés

historiens plus ou moins rigoureux ont été conservés jusqu'à nous. Les principaux témoignages textuels remontent au V^e siècle, soit un siècle et demi ou deux après la mort du maître. Selon la tradition, le végétarisme de Pythagore est fondé sur la métensomatose. Mais il existe une objection à cette justification.

Si l'on admet que les âmes s'incarnent volontairement, on doit penser qu'elles sont mues par le désir d'une nouvelle jeunesse – car dans la jeunesse réside toute jouissance. Dès lors pourquoi ne s'introduiraient-elles pas une nouvelle fois dans un corps d'homme ? Suppose-t-on que, tout en s'incarnant volontairement et par désir d'une nouvelle jeunesse, elles doivent passer par toute forme d'animaux ? Alors il devrait leur être agréable de se voir arrachées aux corps. Ce serait en effet un moyen de hâter le retour à l'existence humaine. Et si l'on mange les corps, cela ne saurait causer nul chagrin aux âmes qui sont ainsi débarrassées d'eux. Il est vraisemblable qu'il y aurait en elles le désir de renaître sous la forme humaine ; autant elles éprouveraient de chagrin en quittant le corps humain, autant éprouveraient-elles de joie en abandonnant les autres corps¹³.

En l'absence d'une théorie de la métensomatose assez précise pour stipuler que l'incarnation des âmes est *involontaire*, voire contraire à la volonté des êtres en question, que toute âme préfère nécessairement l'existence humaine à l'existence animale, fonder le végétarisme sur la métensomatose est périlleux. Est-il une autre explication au régime de Pythagore qui soit plus parcimonieuse, c'est-à-dire moins couteuse en hypothèses, plus rationnelle, qui ne s'appuie pas sur un mythe ?

Mon hypothèse est que le végétarisme authentique ne peut se justifier que par une volonté de justice, chez les anciens comme chez les modernes. Il semble, si l'on en croit Jamblique¹⁴, qu'il y ait deux considérations touchant à la justice à propos du régime pythagoricien. Premièrement, certains aliments sont considérés comme « des choses injustes » (*ta adika*), sans doute parce qu'ils sont superfétatoires, périphériques (*ta peritta*). Le végétarisme est alors vraisemblablement compris comme une forme d'ascèse vertueuse, de réduction des besoins non nécessaires. Deuxièmement, et plus fondamentalement, il semble y avoir chez Pythagore une injonction de « préserver (*diasôzein*), en direction (*pros*) des animaux, la justice (*dikaïosunê*), et ce, avec soin (*epimelestata*) ». La justice à leur égard

¹³ Porphyre dans *De l'abstinence*, I, 19, trad. Bouffartigue.

¹⁴ Jamblique (242-325 av. J.-C.) est un néoplatonicien. Il fut le troisième scolarque de l'école néoplatonicienne de Rome, après Plotin et Porphyre.

consiste, en partie, à ne pas leur causer le moindre dommage (*mêd' otioûn katablaptein*). Voici le passage en question dans son intégralité :

(...) dans le cas des philosophes les plus avancés dans la contemplation (*theôrêtikôtatois*) et qui avaient atteint le sommet de la doctrine, il supprima une fois pour toutes les aliments superflus et qui induisent à commettre l'injustice, en leur enjoignant de ne jamais rien manger qui soit doté d'une âme (*empsuchon*), [...] en se gardant bien de leur faire le moindre mal et en prenant au contraire le plus grand soin à préserver la justice à leur égard¹⁵.

Sextus Empiricus semble confirmer ce point de vue sur Pythagore¹⁶. « En tuant les *Zôa* et en mangeant leur chair nous commettons une injustice et une impiété (*adikêsomen te kai asebesomen*) ». Pourquoi ? Parce que nous faisons périr des êtres de notre race (*suggenês*), des *zôa* qui nous sont apparentés. Ils « ont la même nature que nous (*homophuês*)¹⁷ ». Nous avons en communauté (*koinônia*) la vie (*zôê*) ainsi que nos constituants fondamentaux (*stoicheia*). Si nous ne sommes pas frères au sens biologique, nous sommes pourtant comme des frères (*ôsanei adelphotêti*). À en croire Sextus Empiricus, Pythagore désirait ardemment que les autres s'abstinsent de tuer les animaux. Aux pythagoriciens qui établissaient des lois, il ne pouvait qu'ordonner le végétarisme.

Puisqu'ils désiraient agir au plus haut point en faveur de la justice (*dikaiopragein*), ils devaient évidemment s'abstenir de commettre l'injustice envers les vivants qui nous sont apparentés (*adikein tôn suggenôn zôôn*) ? Car comment pourraient-ils persuader (*peithô*) autrui d'agir conformément à la justice (*dikaia prattein*), s'ils étaient eux-mêmes surpris en flagrant délit de cupidité (*pleonexia*) ? En effet, il y a une relation de parenté entre les vivants (*suggenôn zôôn*) : étant donné qu'ils ont en commun la vie (*metochê tês zôês*), les éléments et qu'ils sont issus d'un mélange (*sunkrasis*) formé de ces éléments, ils se trouvent liés [étroitement] (*suzeugnumi*) à nous comme s'ils étaient nos frères (*ôsanei adelphotêti*)¹⁸.

Ce texte pourrait suggérer que Pythagore était engagé à une forme d'éthique de la vie. Les plantes, y compris les carottes, sont-elles comme nos sœurs ? Ne prête-t-on pas à Pythagore¹⁹ l'idée qu'il ne faut ni détruire ni

¹⁵ Jamblique, *Vie de Pythagore*, §107, trad. E. des Places.

¹⁶ Sextus Empiricus (160-210 apr. J.-C.), *Adversus Mathematicos*, IX, 127 (cité par Michel Patillon dans ses notes de traduction au *De l'abstinence*, III, p. 252, de Porphyre.

¹⁷ Jamblique, *Vie de Pythagore*, 108.

¹⁸ Jamblique, *Vie de Pythagore*, 108, trad. Brisson et Segonds.

¹⁹ D. L., VIII, 28.

Points de vue croisés

endommager la plante cultivée²⁰ ? La vie des plantes et des animaux n'est pas semblable en tout point. Certains textes pythagoriciens accordent la vie (*zôê*) aux plantes, mais leur nient une âme (*psuchê*), celle-ci étant pensée en terme d'éther et d'immortalité²¹. Les animaux, quant à eux, ont la même âme (*psuchen ten auten*)²² que nous. Nos âmes et les leurs possèdent l'intellect (*nous*)²³ et le principe vital (*thumos*). L'âme humaine possède en plus l'esprit (*phrenes*)²⁴, que certains commentateurs ont interprété en termes de langage proféré (*logos prophorikos*)²⁵.

C'est à la lumière de ces considérations sur la justice *en direction* des animaux, de ces animaux qui nous sont apparentés, ont la même nature que nous, ont des âmes immortelles, nous sont liés comme des frères, que la célèbre pitié de Pythagore envers un chien battu semble trouver un nouvel éclairage. Xénophane rapporte qu'un jour [Pythagore] passait près d'un jeune chien qu'on battait, il fut, raconte-t-on, pris de pitié et prononça ces mots :

« Arrêtez ces coups de bâton, car c'est l'âme d'un être qui m'est cher.
Je la reconnais en l'entendant aboyer ; »

L'âme du chien est chère à Pythagore en raison de l'apparement et de la fraternité entre animaux humains et non humains. Pythagore reconnaît cette fraternité aux cris de douleur du chien. Il a pitié, s'identifie avec l'autre souffrant. Plutarque suggérera plus tard, dans son *S'il est possible de manger chair*, que les cris des animaux, lorsqu'ils sont sur le point d'être abattus, sont des supplications (*paraitêseis*) relevant non pas de sons inarticulés, mais de discours-de-justice (*dikaiologia*, 994e). Nonobstant l'intention malveillante de Xénophane, sa description fait parfaitement sens sans métensomatose.

Certains auteurs ont nié que Pythagore ait défendu le végétarisme et affirment même qu'il aurait été *le premier* à introduire la viande dans la

²⁰ Ce qui peut s'expliquer, non par le « cri de la carotte », mais par des devoirs indirects envers l'humanité de ne pas gâcher les ressources alimentaires.

²¹ D. L., 8.28 ; 8.30.

²² Porphyre, *De l'abstinence*, III, 26.

²³ Jean-François Balaudé et Luc Brisson refusent de traduire par « intellect » : selon eux, le *nous* n'est pas entendu au sens platonicien, car les animaux le possèdent aussi.

²⁴ D. L., VIII, 30.

²⁵ Voir la note 1 de Jean-François Balaudé et Luc Brisson p. 965 dans Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, Livre de poche, 1999. Les animaux sont bien doués de raison, mais ils ne peuvent pas s'exprimer. Leur raison reste intérieure.

diététique des athlètes²⁶. Il s'agit très probablement d'un *quiproquo* entre le philosophe, peu enclin à « coacher » les sportifs, et un maître de gymnase homonyme²⁷. D'autres auteurs, comme Aristoxène, ont affirmé que le maître de Samos « permettait de manger tous les êtres animés », sauf le bœuf laboureur et le mouton²⁸. Comment comprendre cette affirmation qui contredit le discours traditionnel sur Pythagore ? Daniel Dombrowski suggère qu'Aristoxène a vécu trop tardivement après Pythagore pour pouvoir faire autorité à cet égard²⁹. Au IV^e av. J.-C., Aristoxène n'aurait connu à Tarente que des pythagoriciens de seconde catégorie, non astreints aux règles des élites pythagoriciennes³⁰. Selon D. Dombrowski, Aristoxène aurait pu aussi vouloir atténuer le caractère scandaleux de la position pythagoricienne, rationaliser des pratiques jugées bizarres. Le tabou sur les fèves était l'une des cibles préférées de ceux qui moquaient le Pythagorisme³¹. Aristoxène levait l'obstacle en écrivant que le Maître de Samos adorait les fèves. Dans la même perspective, dire de Pythagore qu'il adorait la viande des jeunes bêtes en général, et des porcelets et jeunes coqs en particulier, avait sans doute « pour but de réduire l'absurdité du pythagorisme », au bénéfice supposé des lecteurs³².

Les témoignages de la Comédie du IV^e siècle sont unanimes, qu'il s'agisse d'Antiphane, d'Alexis, de Mnésimaque ou d'Antiphon, les pythagoriciens ne pratiquent aucun sacrifice sanglant et ne mangent pas de viande³³. Selon Aristophane, les pythagoriciens « mangent des légumes » (D.L., VIII, 38). Selon Mnésimaque, « nous sacrifions (...) suivant le rite pythagoricien sans jamais manger aucun être pourvu d'âme (*empsychon*)³⁴ ». Outre les comiques, nous disposons également de ce qui est probablement le plus précieux témoignage pour le régime de Pythagore, celui d'Eudoxe, l'un des plus brillants mathématiciens grecs, élève de Platon et du fameux

²⁶ Porphyre, *De l'abstinence* I, 26. Favorinus, d'après D. L., VIII, 12 ; Porphyre, *Vie de Pythagore*, 15.

²⁷ D. L., VIII, 13.

²⁸ D. L., VIII, 20.

²⁹ Daniel Dombrowski, *The philosophy of vegetarianism*, University of Massachusetts Press, 1984, p. 49.

³⁰ Parmi les pythagoriciens, les mathématiciens apprenaient le fond du discours scientifique supérieur, travaillé dans ses moindres détails. Les acousmatiques n'entendaient que sommairement les préceptes tirés des écrits, sans exposé plus précis.

³¹ *Lore and Science in Ancient Pythagoreanism*, trad. E. L. Minar, Harvard University Press, 1972, p. 183.

³² *Ibid.*, p. 180.

³³ Cf. Mnésimaque dans D. L., VIII, 37 ; Alexis et Antiphane dans Athénée, *Deipnosophistes*, IV, 161a-d.

³⁴ D. L., VIII, 38.

pythagoricien Archytas. Eudoxe a probablement été aussi proche qu'on pouvait l'être de la tradition des *mathematikoi*, les pythagoriciens au sens strict, dans la plus rigoureuse tradition, par opposition aux acousmatiques (*akousmatikoi*)³⁵. Et, selon lui, Pythagore s'abstenait d'*empsucha* et fuyait la compagnie des bouchers et des chasseurs³⁶.

III - Végétarisme et meurtre des animaux

J'ai tenté de monter dans les deux précédentes parties qu'il existait au moins deux grandes traditions antiques qui, sur la base d'une réflexion éthique, remettaient en cause l'abattage des bêtes à des fins gustatives, ou du moins que certains textes très tardifs pouvaient le laisser supposer. Nous pouvons dire aujourd'hui que Pythagore et Zoroastre sont végétariens³⁷. Mais qu'est-ce qu'être végétarien au juste ? À première vue, c'est ne pas se nourrir de la chair d'autres animaux. Pour les végétariens dits « éthiques », *la motivation d'un tel régime est de ne pas tuer les autres animaux* (manger des animaux « euthanasiés », morts sans douleur, ne serait pas l'acte d'un végétarien). Ce que je souhaite montrer dans une dernière partie, c'est que le végétarisme ainsi conçu est radicalement incohérent, que les actes du végétarien contredisent sa réflexion, son intention de ne pas tuer pour le simple plaisir gustatif. Pour ce faire, j'interrogerai la production de lait et d'œufs. Peuvent-elles se faire sans tuer ni faire souffrir les animaux qui les produisent ? Un élevage non léthal est-il possible et peut-il être avantageux pour les animaux en question ?

III-a - Lait de vache

Dans l'élevage industriel, biologique ou traditionnel, les vaches prennent systématiquement la direction de l'abattoir lorsqu'elles ne sont plus rentables.

³⁵ Porphyre, *Vie de Pythagore* 37 : Les mathématiciens avaient appris à fond le discours scientifique supérieur, travaillé dans le moindre détail. Les acousmatiques n'avaient entendu que sommairement les préceptes tirés des écrits, sans exposé plus précis.

³⁶ Porphyre, *Vie de Pythagore*, 7 : « Mais les autres pratiques sont moins connues, sauf ce que rapporte Eudoxe au VIIe livre de la *Description de la terre* : il avait montré tant de pureté, tant de soin à fuir les meurtres et les meurtriers que, non content de s'abstenir de ce qui avait eu vie (*empsuchon apechestai*), jamais il ne s'approcha des bouchers ou des chasseurs ».

³⁷ Pour Zoroastre, voir, par ex., les trois pages que lui consacre Collin Spencer dans *The Heretic's Feast. A History of Vegetarianism*, Londres, Fourth Estate, 1993, p. 59-61.

Elles pourraient vivre 25 ans, l'élevage les condamne à 5 ou 6 années d'existence. Il faut donc dire que, *eu égard à la mort*, un steak haché *est l'équivalent* d'un bol de lait ou d'un yaourt. Dans certains cas, la consommation de produits laitiers implique plus de morts : un végétarien consommant davantage de produits laitiers pour compenser l'absence de viande « pourra être responsable de plus de (...) morts qu'avant de devenir végétarien³⁸. » *Eu égard à la souffrance*, le lait des yaourts et fromages classiques, des pâtisseries, de la restauration collective, c'est-à-dire le lait issu de l'élevage intensif, génère bien plus de souffrances que la production de viande biologique.

Confrontés à cette accusation d'incohérence (et de meurtre), les végétariens répondent parfois qu'ils n'y sont pour rien, que c'est l'industrie ou le « système » qui imposent ces pratiques, que, s'ils en avaient le choix, ils achèteraient du lait sans mort ni souffrance. Cette réponse est-elle recevable ? À quoi pourrait ressembler un élevage laitier *idéal* pour les végétariens ? Un élevage en plein air, avec des champs à perte de vue, où aucun animal ne serait mis à mort, se heurterait au problème de la disponibilité des terres. On pourrait alors *imaginer* que, au bout d'un certain temps, l'élevage fasse une pause. Les bovins mourraient de leur belle mort, les terrains redeviendraient disponibles, l'élevage pourrait reprendre. Les prix seraient peut-être multipliés par 100 ou par mille. Supposons donc qu'un tel élevage soit mis en œuvre à titre associatif, sans but commercial. *Ma thèse est qu'un tel élevage resterait une matrice de souffrances absolument considérables*. La production de lait – et je ne parle pas ici de l'élevage intensif – implique toujours, semble-t-il, soit :

- La séparation mère-enfant, dès les premières heures de la naissance, pour contrôler la consommation de lait du veau (c.-à-d. laisser plus de lait au producteur). La vache beugle alors jours et nuits durant, le « cœur transpercé du regret de son petit³⁹ ».
- La séparation des groupes sociaux pour éviter à l'éleveur d'avoir affaire aux taureaux, dont les charges sont mortelles.
- L'insémination artificielle, année après année, qui engendre fatigue, usure, déformation.

³⁸Gary Francione, « Quelques commentaires sur le végétarisme conçu comme “passerelle” vers le véganisme », *Les Droits des Animaux : L'Approche abolitionniste* (Blog), 13 août 2009, trad. Valéry Giroux modifiée.

³⁹ Je cite ici Lucrèce, bien qu'il parle plus exactement d'un taurillon sacrifié, non d'un nouveau-né. Cf. *De la nature des choses*, II, 352-366, trad. José Kany-Turpin, GF Flammarion, 1998, p. 135.

Points de vue croisés

Soit (dans l'hypothèse où mâles et femelles ne sont pas séparés) :

- La séparation mère-enfant
- L'insémination artificielle
- La pose de boucle nasale pour parer à l'agressivité des taureaux⁴⁰.
- L'écornage⁴¹.
- La castration. Outre la douleur, elle prive le taureau « des éléments les plus vigoureux et les plus fougueux (*spirited*) de son caractère » (Henry Salt).

III-b - Lait de chèvre

Une chèvre domestique peut vivre une vingtaine d'années⁴². Mais leur destin est comparable à celui des vaches. Naissances nombreuses, traite sans fin, séparation des troupeaux, petits enlevés à la naissance. Les chevreaux sont envoyés à l'abattoir après un mois et demi d'existence. En cas de mammites, les chèvres prennent dans 50 % des cas le même chemin que leurs petits. Si elles sont stériles ou ont des problèmes de fécondation, la même sanction s'applique. Et, dans le meilleur des cas, une « bonne laitière » finit à l'abattoir avant 5 à 6 ans.

La production de lait de chèvre d'un élevage *idéal* permettrait-elle éviter ces souffrances et privations ? Tout d'abord, les boucles nasales, l'écornage et la castration des mâles ne seraient pas nécessaires à ce type d'élevage. Si le bouc paraît parfois « énervé »⁴³, ses charges n'ont rien à voir avec celles d'un taureau de 700 kg. La séparation mère-enfant pourrait, elle aussi, être évitée :

⁴⁰ Voir, par ex., le billet sur « Le travail des taureaux » sur le blog d'un éleveur de charolaises. Au moment des saillies, « la prudence est de mise. Il ne faut surtout pas les déranger, [il] risque de ne pas apprécier. Et quand un lot est constitué, jusqu'en juillet, il vaut mieux éviter de retirer des vaches, il s'en souvient et connaît son troupeau. Il y a toujours des accidents avec ces animaux. Beaucoup d'éleveurs mettent des boucles nasales : il s'agit de poser un anneau dans le nez. Si le taureau est énervé, on saisit l'anneau et comme si (sic) on le bouge, la bête a mal et s'immobilise... Encore faut-il avoir le temps d'attraper l'anneau ! Depuis quelques années, je les écorne. Les cornes sont la principale défense de ces bestiaux. En leur coupant, on leur retire beaucoup d'agressivité. Je l'ai mesuré plusieurs fois en ayant des problèmes avec de jeunes taureaux. Une fois l'opération faite, la relation redevenait normale. En plus, ils se souviennent de qui leur a pratiqué et me craignent beaucoup ensuite ». <http://paysanheureux.canalblog.com/archives/2006/05/31/index.html> (daté du 31 mai 2006).

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Dictionnaire d'agriculture pratique*, Paris, 1836, T.1, p. 224.

⁴³ Buffon, *Encyclopédie méthodique. Histoire naturelle des animaux*, Tome Premier, Paris, Panckouke, 1782, p. 29.

la lactation des chèvres s'effectue sur une période de 8 à 10 mois et le sevrage du petit ne demande que 2 mois. Il paraît donc possible, comme le font de nombreux éleveurs amateurs, de laisser téter les petits, puis de récupérer le lait des 6 à 8 derniers mois pour la consommation humaine. Si les groupes sociaux n'étaient pas séparés, si les conflits entre boucs pouvaient être évités, si les femelles n'étaient pas inséminées artificiellement, si les mâles n'étaient pas abîmés, si les animaux étaient soignés et finissaient par mourir de leur belle mort, alors le végétarien disposerait d'un lait sans pour autant s'être rendu complice de l'exécution ou du supplice de ces animaux. Ces exigences ne pourraient pas être satisfaites par un élevage commercial en raison des nouvelles naissances et, par conséquent, de la disponibilité limitée des terres (30 chèvres donnent environ 50 chevreaux par an⁴⁴). Toutefois, il existe peut-être un moyen de diminuer le nombre de naissance sans pour autant tuer les chevreaux.

En effet, les contrôleurs laitiers rencontrent parfois, de manière anecdotique, dans des troupeaux composés d'une centaine de chèvres, 1 à 2 individus en « lactation continue ». La lactation de ces chèvres peut durer 4 à 5 ans, après la mise bas. De très rares élevages posséderaient plusieurs dizaines de bêtes en lactation continue⁴⁵. Du point de vue de l'élevage non légal *imaginé* plus haut, l'absence de naissance, hormis la première année⁴⁶, serait un avantage certain pour la disponibilité des terres. Malheureusement pour les chèvres, ces lactations amènent un plus grand risque d'infection des mamelles. Par ailleurs, un tel élevage impliquerait la séparation des mâles et des femelles, ou la castration des mâles, pour éviter de nouvelles gestations. Est-il légitime de castrer les mâles, non pour empêcher une surpopulation d'animaux errants, affamés et supposés malheureux, mais pour pouvoir bénéficier du lait des femelles sans augmenter la taille du troupeau ? Dans un cas la mutilation est faite au bénéfice supposé des animaux futurs, dans l'autre pour le seul plaisir gustatif humain. Il est difficile de considérer que mutiler les boucs et créer des risques d'infection pour les chèvres soient justes, que ce soit leur « attribuer ce qui leur est dû⁴⁷ ».

III-c - Œufs de poules

⁴⁴ Jean-Claude Leyraud, « De quoi rendre chèvre », *CQFD. Ce qu'il faut dire, détruire, développer*, n° 78, juin 2010.

⁴⁵ Voir, par ex., la description que donne J.-C. Leyraud, *ibid.*

⁴⁶ À noter qu'une lactation par déclenchement hormonal, *sans aucune gestation*, est possible. Cf. H. H. Head, « Induction artificielle de la lactation » in J. Martinet et J.-L. Houdebine, *Biologie de la lactation*, Quæ, 1993, p. 197-219.

⁴⁷ Définition de la justice par Simonide dans Platon, *République*, II, 331e.

Points de vue croisés

Les poules pourraient vivre une quinzaine d'années si elles étaient protégées de la prédation et de notre voracité⁴⁸. Dans les élevages occidentaux, biologiques ou non, elles sont tuées un an et demi après leur naissance, lorsque leurs œufs deviennent plus rares et de moins bonne qualité. Les poussins mâles sont immédiatement tués : broyés ou gazés. Dans un élevage idéal, celui dont rêverait un végétarien, rien de tout cela n'arriverait. Les groupes sociaux ne seraient pas perturbés. Le terrain serait assez grand pour permettre la cohabitation de plusieurs coqs⁴⁹. Et une bonne partie des œufs ne seraient pas prélevés, s'il est vrai que les poules tiennent à leurs œufs. En effet, en période d'incubation, « elles les rassemblent, y reviennent souvent et les défendent quand on veut les leur enlever »⁵⁰. Certaines poules se donnent à peine le temps de finir leurs repas « pour retourner sur les œufs, dont le contact peut leur procurer des sensations agréables, qui [...] contribuent à expliquer les causes d'un si grand empressement »⁵¹. Pour ne pas les léser et les priver de ce plaisir, un élevage idéal laisserait donc aux poules une partie de leur production. La plupart des œufs seraient fécondés, les poules et les coqs n'étant pas séparés. L'ovo-végétarien pourrait alors tomber sur un œuf défraîchi renfermant un oisillon en cours de formation. En outre, comme pour les vaches et les chèvres, l'indisponibilité des terres et le prix de production seraient un problème.

III-d - Liberté animale et théorie de la valeur

Un problème a jusqu'ici brillé par son absence. Les animaux devraient-ils être libres de vivre leur vie ? Est-ce que les bons soins procurés aux chèvres et aux poules l'hiver, en cas de maladie ou contre la prédation, compensent la privation de liberté qui leur serait infligée dans les élevages idéaux imaginés ci-dessus ? Du point de vue d'une poule ou d'une chèvre, est-ce la *sécurité* ou la *liberté de se mouvoir* (au grès des besoins, de la curiosité et des désirs) qui a le plus de valeur intrinsèque ?

Pour expliquer ce qu'est une chose bonne intrinsèquement, on prend souvent l'exemple du plaisir. Nous disons souvent de certains aliments qu'ils sont bons. Mais, la plupart du temps, ils ne sont jugés bons que parce qu'ils apportent du plaisir. Autrement dit, s'ils sont bons, ils ne le sont que comme un moyen d'obtenir ce qui est *bon intrinsèquement*, à savoir le plaisir. Le

⁴⁸ « Jusqu'à quinze ou vingt ans » selon le Dictionnaire des sciences naturelles dirigé par Cuvier, « jusqu'à dix & même quinze », selon l'*Encyclopédie méthodique*, et « jusqu'à vingt ans » selon L'*Histoire naturelle* de Buffon.

⁴⁹ Rien à voir, donc, avec les 4 ou 5 m² par poules des labels biologiques.

⁵⁰ Cuvier (dir.), *Dictionnaire des sciences naturelles*, 1820, p. 211.

⁵¹ *Ibid.*, 212.

plaisir est bon en lui-même, non en vue d'autre chose. Certains théoriciens comme Bentham pensent que le plaisir est *la seule chose* bonne intrinsèquement. Parmi ces théoriciens, la plupart adoptent une théorie subjective de la valeur. Seul le sujet est à même de savoir ce qui a de la valeur pour lui. Seul le sujet peut juger de la valeur de son propre plaisir. Dans ce cadre conceptuel, et dans le cas des poules et des chèvres, chaque individu animal pourrait évaluer différemment la privation de liberté, selon les plaisirs et déplaisirs engendrés pour chacun.

D'autres philosophes admettent « les satisfactions de préférences » au nombre de ce qui compte comme intrinsèquement bon. Quelqu'un peut juger bon de se sacrifier pour une œuvre ou pour une cause sans que cet acte soit réductible au plaisir de se sacrifier. Ces théoriciens adoptent soit une théorie subjective de la valeur, soit une théorie dite de la « préférence idéale ». Les théoriciens subjectifs estiment que chacun est le mieux placé pour décider de la valeur ou de l'importance de ses préférences. Les théoriciens de la « préférence idéale », comme Peter Singer, estiment que les préférences d'un individu ne sont pas nécessairement celles qu'il pense avoir, mais celles qu'il aurait *s'il était en position optimale* pour apprécier la situation dans laquelle il se trouve. Seules comptent les préférences bien informées. Une telle théorie de la valeur semble faire place à une dimension objective. S'il « vaut mieux être, comme l'écrit John Stuart Mill, un Socrate insatisfait qu'un porc satisfait », c'est que ceux qui préfèrent la vie du porc *font erreur*. Peut-être parce qu'ils sont mal informés sur la différence qualitative entre plaisirs humains et porcins. Dans cette perspective, certains pourraient soutenir que la préférence bien informée des chèvres et des poules va à une vie sereine à l'abri des prédateurs sur un territoire limité plutôt qu'à une vie libre mais confrontée à une lutte pour la survie. N'est-ce pas ce que pensent tous ceux qui seraient prêts à adopter un chien errant ? Inversement, d'autres pourraient soutenir que la vie sauvage a plus de valeur que la vie domestique, et penser, en conséquence, qu'une préférence bien informée donnerait priorité à la liberté de se mouvoir.

Les théories de la préférence peuvent avoir une dimension subjective ou objective, comme on vient de le voir. Il existe, par ailleurs, des théories objectives de la valeur qui listent un certain nombre de biens objectifs (de choses bonnes objectivement). Pour les humains, l'accomplissement, la créativité, la santé, le savoir, l'amitié, la liberté, le respect sont souvent cités. Selon ces théories, notre vie est meilleure si nous possédons ces choses objectivement bonnes. Même si nous ne sommes pas conscients de les avoir, même si nous pensons détester certaines d'entre elles. Kant est peut-être un théoricien objectif pour lequel la Liberté, l'Autonomie, le respect de la Loi morale valent par-dessus tout. Est-ce que la liberté animale de se mouvoir,

Points de vue croisés

qui est d'un autre genre que la liberté kantienne, vaut par-dessus tout pour les animaux ? C'est peut-être ce que pensent ceux qui libèrent les visons des élevages de fourrure.

Il me semble qu'une option clairement définie parmi ces théories de la valeur est nécessaire pour trancher le problème de l'élevage idéal (et imaginaire) des chèvres et des poules. N'ayant ni le temps ni la place de traiter ces questions en profondeur, je me limiterai aux quelques remarques suivantes. Les chèvres sont des animaux extrêmement curieux et aventureux. Si les amateurs de lait sont réellement attachés au bien-être des chèvres, ils devront s'interroger sur la liberté que l'élevage leur refuse, la liberté de divaguer, de laisser libre cours à leur curiosité. Qu'auront les lacto-végétariens à proposer aux chèvres pour contrebalancer cet empiétement massif sur leur liberté ? Offrir un poulailler aux poules pour la nuit est un service non négligeable : leur espérance de vie est ainsi démultipliée. Prélever une faible partie des œufs contre de bons soins ne semble pas grossièrement *inéquitable* – bien que les nombreux phénomènes de marronnage doivent nous rappeler que limiter la liberté de mouvement n'est jamais anodin. Mais pour les chèvres ? Notre protection contre les prédateurs est beaucoup moins précieuse, et notre empiétement sur leur liberté semble bien plus important. Il semble donc que, comme pour l'élevage des vaches, un élevage de chèvres non légal soit impossible sans, dans le même temps, causer d'importants dommages à ces animaux.

Pente glissante et conclusion

Quel que soit le caractère humain des intentions qui président à une forme d'élevage non légal, fût-il non commercial, aussi longtemps que nous continuerons à traiter les animaux comme de simples moyens, le danger de glisser, de retourner, vers des traitements plus dommageables sera toujours présent. Quand il faudra approvisionner ces animaux à un prix raisonnable malgré la hausse du cours des grains, nous pourrions être tentés de modifier légèrement leur condition de vie, et ce, sans le moindre regard critique. Étant donné le sort réservé aux animaux de compagnie, malheureux, enfermés, frappés, abandonnés, « euthanasiés », il faudrait avoir perdu la raison pour faire confiance aux promoteurs d'élevages idéaux – y compris, de poules pondeuses. Refuser la chair animale et ses sous-produits, qu'il s'agisse du lait, des œufs, des peaux ou des cosmétiques testés sur les animaux est très loin d'être impossible. Devenir *vegan* est à la portée de tous ceux qui souhaitent réellement ne pas apporter leur pierre à l'édifice de terreur et de sang sous lequel croulent les autres animaux.